

Al Razi dit Rhazes (865-932)

De tous les médecins de l'Antiquité, Abu-Bakr-Mohammed-ibn-zakaria al-Razi, connu sous le nom de Razès, est celui qui ressemble le plus à nos praticiens hospitalo-universitaires. Excellent clinicien, remarquable enseignant, il a surtout été un médecin chef innovateur. On lui doit l'organisation de la première structure hospitalière arabe.

Né à Ray, à quelques kilomètres au sud de Téhéran, il reçoit dans sa ville natale une première formation en philosophie, mathématique, astronomie, alchimie et surtout en musique et il devient un excellent joueur de luth. Il débute ses études médicales assez tard, vers la trentaine, sous l'autorité de son maître al-Tabari. D'abord médecin chef de l'hôpital de Ray, il est ensuite chargé de la reconstruction et de la direction de celui de Bagdad. Selon une légende contestée, il aurait choisi l'emplacement de l'hôpital, en accrochant des morceaux de viande en différents endroits de la ville. Là où la décomposition était la plus lente, l'air était le plus sain et le lieu de la fondation ainsi désigné.

Esprit empiriste et rationaliste, méfiant envers les dogmes établis, Razès insiste sur l'importance d'un interrogatoire minutieux des malades, sur la recherche des symptômes avant de procéder aux déductions diagnostiques et thérapeutiques.

Sa méthode d'enseignement au lit du malade était très appréciée. Entouré de ses élèves et assistants, les étudiants posaient des questions, les réponses étaient faites par les plus jeunes, puis par les plus expérimentés, enfin il se chargeait lui-même d'en faire la synthèse. C'est un homme de terrain. Ses réflexions perspicaces témoignent d'une grande expérience clinique et sont encore d'actualité : « *Si un patient n'a pas la volonté ou le désir de guérir, les mains du médecin restent liées. .* » Il transforme le triangle médecin-malade-maladie en un carré, en y associant l'entourage du malade : « *Il faut que les malades et ses proches soient avec le médecin et non contre lui, qu'ils ne lui cachent rien des états du malade et de son comportement .* »

Il évoque l'aspect psychologique de la maladie dans son livre *Kitab al-tibb al-ruhani* qu'on peut traduire par *Médecine spirituelle* et insiste sur l'importance de la sérénité de l'âme.

On ne peut que rester admiratif devant les conseils qu'il prodigue aux jeunes médecins. Il leur explique la nécessité d'un savoir théorique, support à la pratique. Dans des pages pleines de bon sens, il explique qu'il préfère celui qui a passé son temps à comprendre et à lire les bons auteurs à celui qui a vu beaucoup de malades mais qui a négligé le savoir théorique. Néanmoins, il reconnaît que le savoir théorique n'a de la valeur qu'utilisé par un médecin qui pense et qui raisonne.

Il insiste sur la formation médicale continue des médecins et les encourage à consigner leurs expériences et à se retrouver entre eux pour en discuter.

Sa réputation de philosophe n'a pas été à la hauteur de sa réputation médicale. Ses idées anti-aristotéliennes et antireligieuses lui attirent critiques et sarcasme. Ibn Sina qui admirait le médecin, a été très flatté d'occuper, comme lui, le poste de médecin chef de l'hôpital de Ray. Mais il s'est montré sévère envers le philosophe : « *Al-Razi aurait dû se détourner de sujets qu'il n'était pas capable de comprendre pour s'occuper uniquement de potions, d'urines et d'excréments .* » Il meurt aveugle à Ray, sa ville natale, vers 932.

La démarche scientifique d'al-Razi se déroule en deux temps. Dans un premier temps, il s'appuie sur les ouvrages des Anciens, grecs essentiellement, mais aussi hindous, syriaques et arabes.

Dans un second temps, il utilise ce fondement solide livresque pour le confronter à la pratique et à un examen critique, ce qui le conduit à se poser en contradicteur de Galien. Avec al-Razi la médecine arabe aurait peut-être pu échapper à la scolastique pour développer une vraie science.

Son œuvre comporte 184 titres dont 61 de médecine. Deux retiennent particulièrement notre attention, *Le Traité sur la variole et la rougeole* et bien sûr le *Continent* .

Dans son traité *Al-Jadri wa al Hasbeh*, traduit par *Le Traité de la variole et de la rougeole*, Razès différencie les diverses affections vésiculo-pustuleuses, en particulier la variole, de la varicelle et de la rougeole. Sa description minutieuse et détaillée des différentes phases éruptives de la variole et de la rougeole est un modèle qui permet de le classer parmi les cliniciens de génie. Il décrit de façon

frappante la différence clinique entre les deux maladies et rien depuis n'y a été ajouté. Ce livre, traduit en 1170 par Gérard de Crémone et publié en latin à Venise en 1565, est resté la référence en Europe jusqu'au XIX^e siècle.

L'autre monument est le *Kitab al-Hawi fi al-tibb*, traduit en latin sous le nom de *Continent* par le juif sicilien Farag ben Salem en 1279, paru à Venise en 1529. Son titre affiche d'emblée son ambition : « le livre qui contient tout » - ou qui prétend tout contenir - sur le savoir médical.

Il s'agit d'une œuvre posthume, rédigée par les élèves d'al-Razi à l'initiative du vizir Ibn al-Amid à Ray qui a obtenu de la sœur d'al-Razi les documents et notes du maître, en échange d'une forte somme d'argent.

C'est une encyclopédie de médecine pratique et de thérapeutique en 22 volumes qui fait la somme des connaissances médicales du X^e siècle, en compilant le savoir des Anciens, complété par des remarques et des commentaires tirés de son expérience. Le volume 7 est consacré aux maladies de la poitrine, du cœur, du foie et de la rate.

Ce livre a connu une telle notoriété en Occident que le roi de France, Louis XI, un perpétuel malade, voulut se faire prêter par la faculté de médecine de Paris le seul exemplaire du *Continent* qu'elle possédait. Après délibération, la faculté accepta à condition que le roi dépose, en gage une importante quantité d'argent. Pour la petite histoire, le livre fut restitué.